

Bon Voyage, Anne

Anne, ces derniers jours on parle beaucoup de toi, de la romancière, de tes multiples talents, et je suis certain que tout en étant contente, tu sourirais en nous entendant. J'ai trouvé personnellement important d'évoquer encore ici cette autre toi que je connais aussi, une Anne plus fragile, parfois impatiente, parfois irritée, parce que les choses n'avançaient pas assez vite à ton gré.

J'avais sept ans, toi onze quand notre père est mort ; tu lui étais tellement attachée que je sais qu'il n'a jamais quitté ton cœur d'enfant, de femme, d'artiste.

Après son départ, tournant essentiel de notre vie, notre séparation au travers de différents orphelinats, en Italie d'abord, puis à Lausanne, a dispersé nos vies d'enfants. Nous ne nous sommes retrouvés, reconnus, que dix ans plus tard, par le plus parfait des hasards à l'Avenue d'Ouchy que je remontais, alors que tu te dirigeais vers le lac. Tu m'as interpellé : — Ruggero ? — je t'ai regardée et j'ai compris que c'était toi, ma sœur ; tu m'avais reconnu tant je ressemblais à notre père et moi j'ai été surpris de te voir ; je portais avec moi le souvenir d'une enfant et je me trouvais devant une femme.

L'amour fraternel n'a pas vraiment éclaté entre nous dès cet instant : nous étions tous deux si démunis affectivement, comment aurait-il pu en être autrement ? Mais nous avons commencé à nous côtoyer, à nous apprécier peu à peu, à nous attacher l'un l'autre sur les bases de ce que nous étions devenus, sur nos pratiques artistiques, plus que sur notre passé.

J'ai compris que tu avais suivi les préceptes que notre père t'avait inculqués et que tu n'as jamais oubliés : — la richesse, dans ce monde, consiste dans l'acquisition des connaissances —.

Pour y répondre, tu t'es lancée à corps perdu dans des études, dans l'apprentissage des langues, dans les visites des bibliothèques du monde dans lesquelles tu as parcouru les chemins du savoir avec soif et passion, ce qui t'a amenée à devenir celle que l'on salue ici.

Je crois intimement qu'à travers les personnages extraordinaires qui ont jalonné tes livres, tu évoquais en filigrane l'ombre de cet homme qui au cours de ton existence a représenté assurément pour toi un immense amour : notre père.

Puis, à travers nos rencontres, au cours desquelles tu parlais de tes activités, de tes voyages, tes livres, tes prises de position, des prix et des distinctions qui ont jalonné ton parcours, j'ai suivi et admiré ton cheminement. Il reste pourtant un domaine sur lequel nous avons peu ou pas du tout échangé, et je le regrette, c'est celui des sentiments, comme si nous préférions tacitement laisser dormir nos enfances, cette partie de notre vie difficile à évoquer.

C'est à partir de la réapparition de la maladie qui a fini par t'emporter que j'ai compris combien nous étions vraiment proches, tout en marquant des distances, tous deux reliés par un fil invisible qui nous rattachait bien au-delà de ce que nous pouvions exprimer.

Il y a dix jours, alors que tu te savais irrémédiablement condamnée, tu m'as donné une des clés pour comprendre ce que tu as rarement pu laisser filtrer de ta personne, cette autre part de toi que je tenais à exprimer publiquement, parce que complémentaire aux mérites que tout le monde te reconnaît.

C'était la semaine passée. Je suis arrivé dans ta chambre d'hôpital et en sortant de ton rêve tu m'as dit en me voyant ; — nous jouions à la corde et tu voulais encore gagner —, pris de court, j'ai répondu : —, mais Anne, j'étais le plus petit —, tu as ri, ton dernier rire, et tu as dit : — oui, tu étais le plus petit — puis tu as encore ajouté avec un sourire malicieux : —, mais tu sais, j'aurais bien aimé que ce soit moi la plus petite — .

Ma grande sœur, celle qui tout au long de sa vie s'est battue pour l'avènement d'un monde meilleur, pour sortir de l'ombre, cette femme au caractère trempé, qu'on évoque parfois comme difficile dans ses rapports aux autres et à laquelle, à juste titre, on rend hommage aujourd'hui, cette battante, gardait en elle, bien cachée jusqu'au bout de sa vie, l'âme d'une petite fille, je tenais à le faire savoir.

Je suis sûr qu'elle est partie contente d'aller enfin retrouver son papa ; débrouille comme elle l'était quand elle voulait quelque chose, je pense qu'ils se sont déjà rencontrés : belles retrouvailles à tous deux.